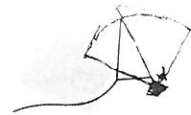


théâtre des treize vents
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON

BEZIERS



LES EAUX ET FORETS

DE MARGUERITE DURAS



PRODUCTION NOUVEAU THEATRE D'ANGERS C.D.N.

LES EAUX ET FORETS

DE MARGUERITE DURAS

Un dimanche, sur un passage clouté parisien. Le chien de Marguerite-Victoire Sénéchal a mordu le jarret de l'Homme, sous les yeux de Jeanne-Marie Duvivier. Un passant de mordu, c'est une bonne occasion pour bavarder. De tout, de rien: du vaccin contre la rage, du temps qu'il fait, des pâtées pour chien et du tango, des gâteaux secs et d'un mari peut-être assassiné... Trois humains, qu'un chien a réunis, dévoilent peu à peu leur fêlure. Il faut découvrir cette comédie insolite et cocasse de la plus célèbre dame de la littérature française contemporaine. A mi-chemin du gag et du croquis de la vie quotidienne, *Les Eaux et Forêts* est une variation espiègle de la «musique» Duras.

Mise en scène : Claude YERSIN

avec

Femme 1 : Huguette CLERY

Femme 2 : Dominique ARDEN

L'Homme : Jacques AMIRYAN

Décor : Charles MARTY

Costumes : Françoise LURO

Collaborations artistiques : Daniel BESNEHARD

Yves PRUNIER

Lumières : Gilles LEPICIER

Sons : Jacques BRAULT

Maquillages : Cécile KRETSCHMAR

Production Nouveau Théâtre d'Angers

Centre Dramatique National

en Co-production avec

l'Office Municipal de la Culture de

Saint-Barthélemy-d'Anjou

PRATIQUE

Représentation au :

Théâtre Municipal

*Mercredi 12 Avril 1989
à 21 heures*

Renseignements et location au :

*Théâtre des Treize Vents
13, Bd Duguesclin
34500 - BEZIERS*

tél : 67.62.16.89.

7 jours avant la représentation

*Théâtre Municipal de Béziers
de 13 h 30 à 17 h 30
(sauf dimanche)*

tél : 67.28.42.30.

*Service de Presse
Luce Namer
Théâtre des Treize Vents
Domaine de Grammont - 34000 MONTPELLIER
Tél : 67.64.14.42.*

LES EAUX ET FORETS

Une pièce comique : Les Eaux et Forêts

Les Eaux et Forêts ont été publiées dans le recueil du théâtre I, en même temps que *Le Square* et *La Musica*.

C'est une pièce qui est moins connue et qui est surprenante dans le théâtre de Duras, parce que comique ; l'humour des situations s'allie à celui des personnages, échantent des propos absurdes et basculent dans le ridicule.

L'histoire est quotidienne : le chien de Marguerite-Victoire Sénéchal, a mordu un passant sur un passage clouté en présence d'un témoin, une autre femme, Jeanne-Marie Duvivier. Les deux femmes veulent entraîner le passant et le chien à l'Institut Pasteur, mais le passant résiste car il trouve la démarche indigne de lui. C'est là tout le sujet. Mais sous les dehors comiques, nous découvrons la solitude des personnages. Avec eux, nous découvrons l'homme de la rue, les inconnus qu'on croise, à qui l'on fait ses confidences parce qu'on croit qu'on ne les reverra jamais. Et l'événement du jour – même s'il est un peu programmé – la morsure du monsieur par Zigou, le chien, rompt la monotonie du dimanche.

Pourquoi ce titre, *Les Eaux et Forêts* ? Marguerite Duras nous en donne peut-être la clé dans une des répliques de la pièce : « *Il faut être comme moi, des Eaux et Forêts, sans arrière-pensée, être à la fois des eaux, des forêts... de tout... de rien... de rien du tout...* ».

A travers ces « riens du tout », Marguerite Duras dit une infinité de possibles, de devenirs de personnages, avec son langage musical et audacieux, que l'on retrouve dans tous les dialogues de ses trois recueils de théâtre.

Marc Saporta, commentateur de Marguerite Duras (on pourrait presque dire un exégète tant son œuvre suscite la vénération), analyse l'écriture de Duras en la définissant avec humour et respect en différentes catégories suivant les époques : il y a le durassien primaire, le secondaire, le tertiaire... Avec *Les Eaux et Forêts*, solides comme le chêne et fluides comme la source, le Nouveau Théâtre d'Angers vous propose de (re) découvrir une certaine Marguerite Duras, celle qui nous incite au rire.

Huguette Hatem.

Une certaine Marguerite...

Depuis la parution de son roman *L'Amant* (1984), Marguerite Duras peut être considérée comme un grand auteur populaire, si l'on donne à cette expression le sens de « lu par un très grand public » ; elle avait auparavant la réputation d'être un auteur difficile, dont on ne pouvait appréhender l'écriture romanesque, théâtrale, cinématographique, sans un certain bagage culturel. Suivant les époques, on a en effet rattaché son œuvre à différents courants, de l'Existentialisme au Nouveau Roman.

Avec *Les Eaux et Forêts* (1960), on ne cherchera pas la Marguerite Duras qui dit l'indicible comme dans *Moderato Cantabile* (1958), ou qui raconte la violence de l'amour, à travers *Le Vice-Consul* (1964), ou qui suit l'errance et la folie des femmes avec *Le rapt de Lol V. Stein* (1964). On ne cherchera pas non plus la Marguerite Duras hantée par son enfance asiatique du *Barrage contre le Pacifique* (1950), ni celle qui raconte le désir incestueux d'*Agatha* (1981), ni l'écrivain chroniqueur de *L'Été 80* (1980), ou qui scrute d'autres maux de notre société comme dans *Hiroshima mon amour* (1960), méditation sur l'amour et la bombe atomique, ou dans *La Douleur* (1985) où elle revit, dans l'angoisse et le chagrin, l'attente d'un être cher déporté dans un camp de concentration.

Au début des années soixante, lorsque Marguerite Duras écrit *Les Eaux et Forêts* (créées en 1965), elle avait déjà une grande carrière de romancière derrière elle, et le cinéma lui avait assuré sinon la gloire du moins l'admiration. Elle s'étonne elle-même que les choses aient été plus difficiles avec le théâtre.

Bien sûr elle avait déjà été jouée dans le circuit du théâtre privé : en 1957, *Le Square*, monté aux Mathurins eut un spectateur enthousiaste qui vint quatre fois : Samuel Beckett. Mais dans les circuits des théâtres nationaux ou subventionnés il en allait un peu autrement. Est-ce parce qu'elle était une femme ?

A présent, Marguerite Duras a été jouée sur de nombreuses scènes. Avec Jean-Louis Barrault et Claude Régy, elle a un long parcours, outre *Des journées entières dans les arbres*, il y a *L'Amante anglaise*, *L'Eden-Cinéma*, *Savannah-bay* (1982), que Marguerite Duras mit elle-même en scène récemment avec Bulle Ogier et Madeleine Renaud.

Toutes ces pièces sont magnifiques, attachantes, étranges, car Marguerite Duras a l'art de cerner les êtres et d'en exprimer la poésie.

Au Passage...

Notes avant les répétitions

Les frontières de l'identité

Qui sont les trois personnages des *Eaux et Forêts* ? Difficile à définir. Ce sont des solitaires. La solitude travaille en eux. Ils se rencontrent, se rassemblent pour parler. Comme chez Beckett, ils font " durer ". Le moyen de durer, c'est la parole. On joue, on met des balles en jeu. Qui sont-ils, d'où viennent-ils, disent-ils leur vérité ou bluffent-ils sans cesse ? Les mots, les phrases sont comme des particules qui rebondissent de l'un à l'autre, constituent des petites fictions qui soutiennent " le vivre ". Dans *Les Eaux et Forêts*, chaque personnage circule entre les identités et les passions. Figures mobiles, " matière humaine qui court les rues ", la diversité de leurs niveaux de langage brouille leur identité sociale, Cashmeere ou petit tailleur marron acheté à la Samar, pâtée pour chien qu'on mange ou soirée-champagne dans un Casino, rêves de Mercedes ou ballades à pied sur leurs petites jambes de fer, chez eux cohabitent les contraires. Sur ce bout de trottoir, ils livrent des bouts de biographies, rêvées ou réelles. Ils les jettent là comme le contenu d'un sac à main. Mais si on en inspecte le détail, aucune conviction ne se dessine. Le personnage est réfractaire à la mise en carte. " L'identité " se joue et se rejoue dans le dédale ludique des propositions de jeu. Ces " créatures " sont vivaces. Elles explorent leur tréfonds, elles mentent, elles en décousent, elles désertent, elles portent comme des réserves de secours, des arrières-pensées. Mais comme les enfants, elles ont de soudaines peurs. Sans doute parce que les paroles qui les sauvent, en les occupant, peuvent être aussi ce qui leur donne le sentiment d'une irrémédiable perte, celle d'une innocence. La parole n'est pas une simple mécanique, elle laboure en dedans d'eux-mêmes, produit une insidieuse douleur, elle fait surgir leur part de monstrueux. La parole qu'on livre peut, à chaque moment, se retourner en piège contre soi. On le remarque dans la manière par exemple dont l'Homme et la Femme 2 amènent la Femme 1 au constat terrifiant de sa profonde solitude. " En plus de Toto ? A votre enterrement, combien de personnes ? ". Au fil du texte, on remarque souvent comment ses propres aveux peuvent devenir destructeurs. Les personnages entre eux sont sans générosité. Dans le partenaire d'un moment, sommeille l'adversaire du suivant... Les rôles et les alliances sont mobiles. Ils sont trois, donc toujours deux contre un.

Le fait divers

Le fait divers fascine Duras. Ses chroniques anciennes à France-Observateur en attestent autrefois fortement. Son long article sur l'affaire Villemin dans *Libération* montrait comment chez elle, la meurtrière, la marginale, l'infanticide l'attire, la secoue, la fait écrire. Dans *L'Amante anglaise*, toute l'action se construit sur une recherche minutieuse de l'identité de la meurtrière. Le fait divers est un roman noir écrit dans la chair du vécu. Un meurtre est souvent l'échec d'un roman familial ou personnel qui ne se suffit plus d'être vécu dans l'imaginaire : On a besoin du réel de l'acte meurtrier pour soulager les têtes en ébullition.

Dans *Les Eaux et Forêts*, Marguerite Victoire Sénéchal a tué son mari en le poussant dans le canal de la Marne... Duras est fascinée par ce type de personnages non pas pour en faire des "cas" livrables à la vindicte publique. Au contraire, ce qui l'intéresse, c'est la frontière friable entre le monstrueux et le normal. Comment dans une société qui boucle et refoule la violence, un être peut basculer et retrouver la démesure de Médée ou d'Agamemnon... Le meurtre n'est que l'expression exacerbée de la part irréfléchie, impulsive, animale qui sommeille en chacun de nous. La barbarie est à notre porte. Il ne faut pas se fermer les yeux devant. Les pouvoirs et les contraintes, les soumissions sociales peuvent être l'occasion d'une révolte. Le meurtre peut être aussi le revers de l'ennui. Dans cette société des années 1960 qui commençait à "aménager" les loisirs, les paroles fugaces sont aussi une manière de lutter contre la réglementation du plaisir. On parle ici en ayant conscience qu'on parle sur le vide, sur rien, mais il le faut. Sinon, sans ce rien du ludique, l'ennui gagne. La morosité est le pire. On bouffonne, on brouille les cartes, jusqu'au point de douter de tout. Marguerite-Victoire Sénéchal a-t-elle vraiment tué son mari ? La parole est "acting-out". Elle détourne ou de l'inéluctable ou du souvenir de l'inéluctable. Sur scène, trois personnages parlent, un chien leur répond. Leur liberté est là, dans le refus du silence imposé par le bon goût, la norme, le poids de l'histoire et du social. Et c'est parce qu'ils sont des "êtres parlants" qu'ils sont humains.

Daniel Besnehard

Mars 1988

« Les Eaux et forêts », de Marguerite Duras

Le passage clouté

*Tout commence
par une morsure de chien
sur un passage clouté.
Tout s'achève entre
les rives incertaines
du rire et de la peur.*

De la « Samar » aux Grands Boulevards, deux trotteuses trottaient. L'une arbore un cabas d'où dépassent des poireaux, et un chien nommé Toto. L'autre affiche une boulimie de petits gâteaux et un mari qui l'ennuie. Le chien de la Femme 1 mord un passant (dit l'Homme) sur un passage clouté, endroit pourtant protégé. La Femme 1 et la Femme 2 tentent d'emmener l'Homme à l'Institut pour le faire vacciner contre la rage. Il résiste. On engage donc la conversation, seul but, au demeurant, sur lequel chacun peut bien s'accorder. Mais on a sa pudeur.

Ainsi va la comédie de Marguerite Duras créée en 1965, *les Eaux et forêts*. Les dialogues sont insipides, brefs, avec des échappées du côté du monologue. Drôles, car visiblement décalés de leur dessein. Une comédie à la lisière du boulevard ou du drame. On y retrouve les thèmes chers à l'écrivain.

Il y a ces personnages entre deux rives, en état de latence, entre indifférence et passion, prêts à partir

pour la joie ou la douleur. Et cette géographie des noms : l'île de Ré qui claque au vent, le lac des Settons où s'émeut une jeune fille qui se trouve laide. Et encore le fait divers d'une France profonde : la Femme 2, du nom de Duvivier, reconnaît en la Femme 1 la Sénéchal qui fit la « une » des journaux pour avoir poussé son vieux mari dans le canal du Rhône au Rhin.

Toto, dans tout ça, n'a plus vraiment d'importance, sinon que la Sénéchal avoue manger parfois au ras du sol, avec lui, ça tient compagnie. Et chacun de déballer ses petites affaires, ses mensonges, ses rêves, là, au bord d'un trottoir parisien.

Enfermés par le décorateur Charles Marty dans une boîte pseudo-réaliste, trois comédiens jouent avec brio cette partition où les notes sonnent faux, où la mélodie est juste. Huguette Cléry, la Sénéchal, sur ses talons plats, a je ne sais quoi d'insolite, de disponible, qui se niche au bord d'un corsage, dans l'ampleur d'une jupe. Dominique Arden, la Duvivier, est perchée sur ses hauts talons, serrée dans un petit tailleur trop impeccable, comme sa vie.

L'Homme, Jacques Amiryran, est le maestro du non-dit, du mensonge. On le croit ici, il est ailleurs, parfait, altier, on ne l'a pas vu bouger. Il se

tient sur les planches du théâtre comme un danseur de tango sur une piste de danse, ou un marin sur le pont d'un cargo. Formé à l'école de Tania Balachova, il a joué avec Grenier-Hussenot, Vilar, Vitaly. Puis il est parti... Vingt ans de retraite dans une communauté religieuse, ça creuse le mystère, forcément... La mise en scène de Claude Yersin serre au plus près des spectateurs ce trio pétillant de fauxsemblants, de parades anti-solitude.

ODILE QUIROT.

AVANT 68

Rire, dit-elle

Un homme, deux femmes, un chien et un bout de trottoir. C'est « les Eaux et forêts », comédie de Marguerite Duras. Gravité, situations saugrenues, musique d'avant la « Musica ». Et, inattendu, le rire.

Angers (envoyée spéciale)

D'abord, il y a Duras. Un cru d'avant 68, où l'humour pétillant en plus de tout le reste, la solitude, l'enfance, la mémoire et les mots pour les dire. Ensuite, il y a Jacques Amiryran qui fait le passant dans ces *Eaux et Forêts*, comédie pour trois personnages (une qui boit, une qui mange et un qui s'en roule une plus souvent qu'à son tour), un chien et « un bout de trottoir qui donne sur un passage clouté ».

Amiryran, visage effilé comme une lame, regard en dessous et mains très comédiennes, fait partie de ces (rares) acteurs qui vous racontent une histoire personnelle tout en jouant son personnage à la perfection. On ne sait jamais d'une seconde à l'autre quel sera son geste suivant ; il entretient l'inquiétude et l'étrangeté comme d'autres le cabotinage ; toujours dans un sous-entendu qui « parle » aux spectateurs : discours parallèle sans recours aux mots. Ancien de chez Balachova, il s'est retiré près de vingt ans dans des communautés religieuses avant de réapparaître au théâtre en Suisse au début des années 80. Il est ici celui par qui le théâtre arrive, victime presque consentante d'un chien (prétexte) et meneur d'un jeu tout en nostalgie entre deux femmes ; danseur de tango mythomane tirillé entre méchanceté et charme, brutalité et naïveté. Un vrai homme durassien.

Du moins c'est ce qu'en a fait Claude Yersin qui dirige les acteurs et met en scène *les Eaux et forêts*. Entrée vigoureuse des comédiens, rythme : Yersin fait œuvre de pointilliste tout au long de ces actions, qui s'enchaînent comme des échanges au tennis. Il maintient l'équilibre précaire des situations, joue des

regards vers le sol, des coups d'œil échangés entre les mots, de l'occupation du trottoir comme d'un salon. La scène est étroite et longue, le décor discret (Charles Marty) et les costumes mêlent ostentation et harmonie des couleurs, jaune, marron clair, beige orangé.

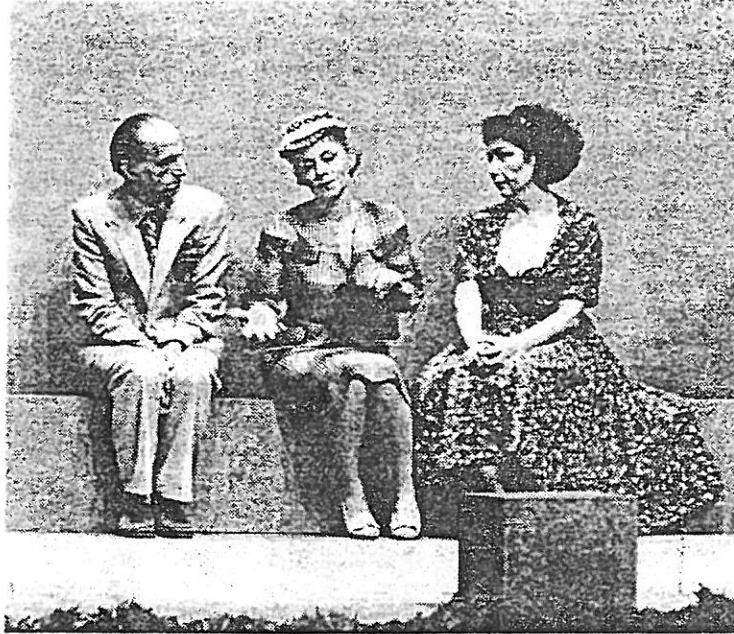
Les deux interlocutrices d'Amiryran se nomment (ah ! les noms chez Duras) Marguerite-Victoire Sénéchal et Jeanne-Marie Duvivier. La première a (peut-être) poussé son mari dans le canal de la Marne (fait divers) et elle vit avec ce chien qui lui permet, en mordant un mollet de temps en temps, d'entamer quelque conversation (vie quotidienne). La Duvivier, elle, serait plutôt le témoin boulimique (elle mange comme un chien) de la rencontre des deux autres ; elle est aussi celui de sa propre vie. Les deux femmes sont interprétées par Huguette Cléry et Dominique Arden, qui donnent au ridicule de leurs rôles et à l'absurde de certains dialogues des touches de peur et de fragilité lumineuses. Huguette Cléry donne en plus le spectacle particulièrement émouvant d'une de ces femmes rompues aux chaussures à talons qui se déplacent en ballerines ; démarche paradoxalement instable, où les « pieds sur terre » semblent moins solides que les jambes perchées sur deux aiguilles et un petit bout de semelle.

Il y a comme une malice (involontaire ?), voire une provocation de la part de Claude Yersin à monter en 1988 ces *Eaux et forêts*, qu'on avait presque oubliées dans l'ouragan durassien qui nous submerge depuis *l'Amant*. C'est une belle manière de déparasiter l'œuvre, qui aurait tendance à disparaître derrière l'anecdote. Certes, Marguerite Duras aime Mitterrand et répond aux questions qu'elle pose à Platini ; certes,

elle fait disjoncter les tirages des Editions de Minuit avec un remake d'un de ses premiers ouvrages. Mais elle dit aussi quelque part que ses livres sont plus vrais qu'elle ; c'est ce que nous rappelle ce retour aux sources, cette pièce écrite à une époque où Duras n'était pas la victime de sa propre renommée, où ses fidèles ou ses contradicteurs avaient lu ses livres... L'époque du *Ravissement de Lol V. Stein*, du *Vice-Consul*, de *l'Après-midi de Monsieur Andesmas*.

On ne sait pas pourquoi elle écrit *les Eaux et forêts*, (et pourquoi ce titre) à mi-chemin du gag et du croquis de la vie quotidienne, avec des échos pingétiens dans l'humour et l'espièglerie, mais on sait qu'on y retrouve la construction savante, la musique et les préoccupations d'une Duras éternelle. « *Les faits sont là* », dit Jeanne-Marie Duvivier.

Marion SCALI



« **LES EAUX ET FORÊTS** ». En 1965, à l'époque où elle écrit *la Musica*, Marguerite Duras commet une sorte de fantaisie loufoque, ces *Eaux et Forêts* guillerettes et incongrues, réunissant, du côté de Beckett et Ionesco, mais sur un coin de trottoir très parisien, le « clouté » comme elle dit, trois personnages un peu grotesques, un peu solitaires, mais un peu trop las aussi ou trop sots pour s'adonner vraiment au désespoir. « Il faut être comme moi, des Eaux et Forêts, sans arrière-pensées, être à la fois des eaux, des forêts... de tout... de rien... de rien du tout », dit l'homme du tango, mordu par l'affreux roquet qui les tient là, accrochés à leurs lambeaux de conversations dérisoires. On l'aura compris, rien n'est plus durasien, déjà, que ces élucubrations-là et Marguerite Victoire Sénéchal, qui a assassiné son mari en le poussant dans le canal de la Marne et reporte toute son affection sur son chien, en sait quelque chose. Déjà la fascination pour les faits divers, déjà, comme l'écrit Daniel Besnehard, ces « trois personnages avant tout débiteurs d'un monde poétique, unique et singulier ». Celui de Duras. Claude Yersin, metteur en scène et directeur du Nouveau Théâtre d'Angers, a choisi pour le monter une sorte d'hyperréalisme minutieux. Jacques Amiryran — tout à fait étonnant —, Huguette Cléry et Dominique arden le suivent au millimètre près. Ils sont excellents. De même que le décor de Charles Marty et les costumes plus années cinquante que nature de Françoise Luro. Dans son genre, une gâterie. **C. N.-A.**

« Les Eaux et Forêts » : solitudes partagées

Rien à voir avec le service public du même nom, ni même avec la campagne, comme le titre le laisserait supposer : « Les Eaux et Forêts », de Marguerite Duras, dont c'était hier soir, la première à Saint-Bathélemy, se passe d'ailleurs en pleine ville. Sur un bout de trottoir parisien, coincé entre un escalier et des murs grisâtres.

C'est sur ce terrain neutre, ce « no man's land », que se déroule, à la faveur d'un incident fortuit, la rencontre entre trois personnages : deux femmes et un homme. Le chien de l'une a mordu l'infortuné passant sur le passage clouté, sous les yeux de l'autre femme. C'est un dimanche, l'un de ces dimanches où tout est bon pour rompre la monotonie.

Dès les premières minutes, la musique audacieuse et déroutante de Duras s'élève des répliques cocasses et insolites lancées par les trois personnages. Ainsi l'homme s'exprime-t-il à plusieurs reprises en aboyant, tandis que le petit chien, si l'on en croit sa maîtresse, pense et réfléchit comme un humain. Ainsi les deux femmes, décrites comme des petites ménagères ordinaires, entament-elles subitement avec l'inconnu un dialogue à plusieurs niveaux faisant la part belle aux jeux de l'esprit et de l'inconscient. Tant et si bien que sur la zone de

passage qu'est ce trottoir ordinaire, on flotte en permanence entre la folie et la normalité.

Sous des dehors comiques, on découvre peu à peu la solitude des personnages, leur fêlure et leur désarroi. Chacun d'eux profite de l'occasion pour faire des confidences à l'autre, en sachant pertinemment qu'il ne le reverra pas.

On apprend ainsi entre deux répliques absurdes à la lonesco que la première dame cache un terrible secret ; que la seconde étouffe dans sa vie de couple étriquée ; et qu'une manie bizarre sert au troisième de dérivatif à sa mythomanie malade.

Les trois interprètes sont à la hauteur de ce texte perpétuellement sur le fil du rasoir, déclenchant de petits rires nerveux dans les rangs du public. Jacques Amiryran campe un passant tour à tour imbu de lui-même, cruel et imprévisible ; Huguette Cléry est une « dame numéro 1 », expansive et franche ; et Dominique Arden est touchante de mélancolie résignée. La « musica » de Duras aura rarement résonné aussi juste qu'avec eux.

PROCHAIN SPECTACLE ACCUEILLI PAR LE THEATRE DES TREIZE VENTS

COMBIEN DE NUITS FAUDRA-T-IL
MARCHER DANS LA VILLE?

DE CATHERINE ANNE

Coproduction A Brûle Pourpoint, Théâtre de la Bastille,
Théâtre du Merlan, C.A.C. de Montbéliard,
avec la participation du Jeune Théâtre National
et Alpha FNAC
(Durée: 1 h 30)

André a quinze ans, Isabelle un peu plus, Frédérique encore plus. L'une est institutrice, l'autre navigue de cœurs en pays; lui, en rupture de famille, cherche qui aimer des deux. Quelques nuits d'automne vont les entraîner plus loin à la recherche de leurs désirs, dans une «confusion des sentiments» où passent des échos de Rohmer et de Rilke.

Comme les jeunes comédiens qu'elle dirige, Catherine Anne est sortie depuis peu du Conservatoire. La beauté de son spectacle tient à cette fraîcheur du regard, à ce sentiment aigu de notre présent; il a la grâce acide et séduisante de la jeunesse.

Révélation théâtrale de l'année au palmarès 1988 du Syndicat de la Critique Dramatique.

SALLE DES FRANCISCAINS

MERCREDI 17 MAI A 21 H